

« Les Compagnons de Notre-Dame ou 50 ans de théâtre »

Marcel Fortin

Numéro 21 (4), 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29080ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, M. (1981). Compte rendu de [« Les Compagnons de Notre-Dame ou 50 ans de théâtre »]. *Jeu*, (21), 199–201.

tout se confond dans une certaine grisaille, comme si les différences entre les « genres » avaient été gommées par le temps: le corpus tout entier, à quelques exceptions près, apparaît alors comme un seul récit dramatique plusieurs fois remanié, mais toujours dans un style de jeu marqué au coin du mélodrame... un mélodrame parfois comique. C'est comme si, entre le lecteur-spectateur et l'oeuvre, il y avait un voile de trop, qui rend l'oeuvre irréelle, fautive. Mais peut-être cette impression révèle-t-elle la véritable conception du théâtre que s'en faisaient à l'époque les dramaturges eux-mêmes. *Le Mirage* (1921) de Monique (pseudonyme de Mme Emmanuel Persillier-Benoît) est de ce point de vue révélateur. Cette pièce, nous dit

Ghislaine Gravel-Bernier, raconte l'histoire d'une femme de la bonne bourgeoisie « insatisfaite de son existence pourtant aisée » et qui « cherche le bonheur et l'évasion dans le mirage du théâtre ». C'est donc que, pour cette dramaturge et pour bien d'autres, le théâtre se définit d'abord comme un *mirage*, une illusion, un artifice trompeur: tout le problème est là, sans doute. Aussi, par comparaison, la « vérité » du message et l'éclat des « jeux choraux » du Père Lamarche paraissent réconfortants. Mais, comme disait Montaigne, ce qui est vérité en deçà des Pyrénées, peut ne l'être plus au-delà!

jean-cléo godin

« les compagnons de notre-dame ou 50 ans de théâtre »

Ouvrage de Louis-Philippe Poisson, Trois-Rivières, Les Éditions Les Nouveaux Compagnons Inc., 1980, 175 pages, ill.

Au moment où les chercheurs en histoire du théâtre québécois s'emploient à scruter et à inventorier le patrimoine théâtral, les publications sur les troupes ne passent pas inaperçues. Elles sont encore plus appréciées lorsqu'elles sont signées par des artisans mêmes qui risquent de prendre la plume pour évoquer leur métier et leur expérience. Louis-Philippe Poisson a eu l'heureuse initiative de retracer, à sa façon, l'histoire d'une des plus vieilles troupes au pays: les Compagnons de Notre-Dame de Trois-Rivières.

Témoin privilégié de l'activité théâtrale de la Mauricie en tant que membre des Compagnons pendant plus de trente-

ans, l'auteur de cette monographie nous livre dans un ton tantôt ironique et tantôt nostalgique les événements marquants de cette troupe qui a dominé la scène trifluvienne pendant un demi-siècle. En effet, depuis la fondation de la troupe en 1920, à la paroisse Notre-Dame de Trois-Rivières, jusqu'à sa cinquantième saison, en 1970, les Compagnons, d'abord placés sous la protection des Pères Franciscains, ont acquis un imposant curriculum vitae. Plus de cent quatre-vingts pièces figurent à leur répertoire; une participation active au Festival Dramatique National (Dominion Drama Festival) et un certain nombre de créations d'auteurs régionaux devraient nous convaincre de la pertinence du propos de M. Poisson. Pourtant le livre décroît à plusieurs points de vue.

À la lecture de la table des matières, on s'attendrait à un ouvrage savant, fruit de longues et patientes recherches dans les archives de la troupe, qui rende compte d'une manière systématique de la carrière des Compagnons. Or, M. Poisson n'a pas eu la prétention de faire oeuvre d'universitaire et son livre n'a rien d'une thèse. Au contraire, en écrivant l'histoire de sa troupe — l'histoire de L.-P. Poisson dira Félix Leclerc — avec pour guide unique la mémoire et la chronologie, l'auteur s'est fait presque essayiste. Ainsi, l'on suit au fil des saisons les anecdotes et les souvenirs parfois révélateurs des conditions particulières du développement de la vie théâtrale en Mauricie, mais l'on se lasse rapidement des faits narrés et décrits sans véritable effort d'interprétation de l'histoire. Ici l'analyse est absente; pourtant, l'on aurait souhaité la formulation d'hypothèses susceptibles d'expliquer les causes de la permanence de cette troupe. En ce sens, tout reste à faire.



Néanmoins, l'ouvrage n'est pas sans qualité. L'abondance des témoignages personnels de même que le recours à une documentation de première main pour pallier aux lacunes de la mémoire font foi d'un souci sinon d'exhaustivité du moins d'exactitude historique. La mise en ordre des données événementielles circonscrites en huit chapitres fort justifiables manifeste également un louable essai de subdivision des périodes. Par ailleurs, une organisation plus rigoureuse de la matière aurait certes permis une meilleure cohésion des points consacrés, entre autres, aux Compagnes (pages 31 et 61) et au clergé paroissial (pages 78, 88 et 166). La multiplicité des faits livrés parfois au petit bonheur, la faiblesse des transitions entre certains chapitres entrecoupés de tableaux qui gagneraient à figurer à la toute fin, en appendice, ne sont pas sans nuire à l'unité du sujet. Quelques citations trop longues ou mal amenées, comme ce témoignage d'un aumônier (page 78), n'obtiennent pas toujours la signification et la pertinence désirées. Plus éloquent est par ailleurs l'emploi de la métaphore religieuse (« la consécration au théâtre d'un temple comme la salle Notre-Dame » p. 36; « l'autel de la culture » p. 96; « des âmes généreuses » p. 151) qui connote assurément de l'influence franciscaine dont la troupe, héritière directe de Ghéon de par son nom et sa mission apostolique, porte la marque indélébile.

Si l'on ne peut faire grief à l'auteur de sa négligence au plan méthodologique comme celle d'avoir omis les sources auxquelles il a eu recours pour la rédaction de sa monographie, l'on doit cependant lui signaler et déplorer l'absence de conclusion que ni l'épilogue ni le trop bref chapitre de Rollande Lambert sur l'activité des Nouveaux Compagnons — la troupe a été reprise en main en 1977 — ne saurait remplacer. Le mérite de M. Poisson, à tout le moins, aura été d'avoir

tiré de l'oubli une page précieuse du patrimoine théâtral de la Mauricie. Son ouvrage, fruit d'un honnête effort de mise en lumière de l'activité théâtrale régionale, constitue un témoignage appréciable. Toutefois, il est dommage que l'auteur n'ait su bénéficier davantage des conseils des membres du Centre de recherche en théâtre québécois de l'Université du Québec à Trois-Rivières dont

les travaux portent, entre autres, sur les Compagnons de Notre-Dame. En attendant une étude plus rigoureuse sur le sujet, le lecteur, et plus particulièrement le lecteur trifluvien, trouvera certainement plaisir à revivre les grands moments de cette troupe qui, comme le phénix, a pu renaître de ses cendres.

marcel fortin

« le théâtre à montréal à la fin du XIX^e siècle »

Étude de Jean-Marc Larrue, Montréal, Fides, 1981, 141 p.

On considère souvent les années 1890 à 1910 comme un « âge d'or » du théâtre québécois. Non comme une période riche en écriture dramatique (on n'a conservé de ces années que quelques dizaines de textes, dans l'ensemble assez maladroits), mais comme une période où s'établissent un bon nombre de structures (salles, troupes, cercles dramatiques), où se jouent un grand nombre de pièces, surtout françaises et anglaises, où apparaissent sur les scènes montréalaises les premiers comédiens locaux (souvent des immigrants de fraîche date) qui feront les beaux jours du théâtre à Montréal et qui se chargeront de se former des successeurs de marque. Parmi eux, Léon Petitjean (futur co-auteur du mélodrame *Aurore, l'enfant martyr* en 1921), Eugène Lassalle qui fondera son conservatoire en 1907, Antoine Godeau, metteur en scène à l'oeuvre à Montréal jusqu'à la seconde Guerre mondiale. C'est aussi la grande époque des premières tournées de troupes françaises (on se souvient des visites de Sarah Bernhardt) ou amé-

ricaines. La fin des années 1890 voit naître les « Soirées de famille » au Monument National, le Théâtre des Variétés, jusqu'au Théâtre National en 1900 qui, sous la direction de Julien Daoust et de Paul Cazeneuve, tentera une des rares expériences (qui ait connu quelque succès) visant à la création d'une dramaturgie nationale (même si la plupart des textes joués sont demeurés inédits).

C'est de tout cela que parle Jean-Marc Larrue dans son étude sur *le Théâtre à Montréal à la fin du XIX^e siècle*. Concentrant ses efforts sur les dix premières années de cet « âge d'or » (1890-1899), il fonde sa recherche sur le dépouillement des grands journaux montréalais (*The Gazette, la Minerve, le Monde, la Patrie, La Presse*) de même que sur la consultation d'un certain nombre de fonds d'archives et de documents officiels. Cela lui permet de tracer un tableau intéressant de l'activité théâtrale de la période, tant au niveau des théâtres (salles), que des troupes, des représentations, des pièces jouées (et du genre auquel elles appartiennent — témoin du goût du public —) et de mettre en perspective d'une part, le